



## CHAPITRE V.

*Histoire remarquable d'un Mulâtre Chrétien né en Espagne, & rencontré par hazard à la Guardaloupe par des Jesuites.*

CE Mulâtre étoit Chrétien, né dans la Ville de Seville en Espagne, où il avoit été esclave d'un riche Marchand, il s'apelloit Louïs, & parloit parfaitement bon Espagnol.

Il y avoit environ douze ans qu'il s'étoit enfuy d'avec son Maître, à cause du rude traitement qu'il lui faisoit, & s'étant rendu à Cadix, il entra au service d'un Gentilhomme qui s'en alloit à l'Amérique, qui le fit embarquer avec lui, ne croyant pas que son Maître en pût jamais avoir de nouvelles quand il seroit passé dans ce nouveau Monde.

Ce Mulâtre se souvenant combien il avoit reçu de coups de son premier Maître, & appréhendant qu'il eût de ses nouvelles de l'Amérique, & le fit remener en Espagne, ou que son second Maître n'imitât la cruauté du premier, comme les coups qu'il en avoit reçus dans le Navire lui donnoient grand sujet de le croire, quand les Vaisseaux arrivèrent à la Guardaloupe, il se résolut à toute extrémité de mourir plutôt parmi les Indiens, que

que de vivre davantage sous la servitude des Espagnols.

Abandonnant ainsi sa vie, à la bonne ou mauvaise fortune, il se cacha derrière les arbres en la montagne, jusqu'à ce que les Navires furent partis; après quoi étant trouvé par les Indiens, & leur ayant distribué quelques bagatelles qu'il avoit dérochées à son Maître, il en fut reçu fort humainement, en sorte que se rendant agreable à eux, & eux à lui, ils vivoient ensemble comme s'ils eût été de leur Nation.

De tems en tems il avoit soin de se cacher soigneusement quand les Flotes d'Espagne y arrivoient, & ayant ainsi vécu l'espace de douze ans parmi ces Sauvages, il aprit leur langage, & s'étant marié à une Indienne, il en eut trois enfans qui étoient alors vivans.

Les Jesuites l'ayant rencontré par hazard, & reconnoissant plutôt par le poil frisé de sa tête, que c'étoit un Mulâtre, que par sa couleur bafanée, parce que ces Indiens se peignent toute la peau d'une couleur rouge, ils s'imaginèrent incontinent ce qui en étoit, & qu'il ne pouvoit être venu là, que par le moyen de quelques Espagnols; de sorte qu'entrant en discours avec lui, & trouvant qu'il parloit Espagnol, ils apprirent de lui la vérité de son histoire.

Comme nous les eumes joints, nous commençâmes à persuader ce pauvre Chrétien d'abandonner cette miserable vie, dans laquelle il ne pouvoit faire son salut, lui promettant la liberté, s'il vouloit s'en venir avec nous.

Ce

Ce pauvre homme qui depuis douze ans n'avoit entendu aucun mot du vrai Dieu, qui adoroit le bois & la pierre parmi les autres Payens; néanmoins d'abord qu'il entendit parler derechef de JESUS-CHRIST, de la damnation dans les Enfers, & de la joye éternelle dans le Paradis, il se mit à pleurer à chaudes larmes, nous assurant qu'il feroit bien aise de s'en venir avec nous, si ce n'étoit sa femme & ses enfans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne pouvoit abandonner.

Surquoi nous lui répondîmes, que s'il vouloit aussi les emmener avec lui, il pourroit par ce moyen sauver leurs ames; & que nous lui donnions assurance qu'on auroit soin que ni lui, ni sa femme ni ses enfans, ne manqueroient jamais de moyens pour leur subsistance.

Ce Mulatre écouta fort bien tout cecy, mais il fut à l'instant surpris d'aprehension, ayant veu passer quelques Indiens qui avoient observé sa longue conference qu'il avoit eue avec nous; c'est pourquoi ce pauvre homme tout craintif, nous dit qu'il étoit en danger de sa vie, parce que nous l'avions reconnu, & qu'il aprehendoit d'être tué par les Indiens qui soupçonnoient que nous le voulions emmener; que s'ils le faisoient, comme le bruit en couroit dans l'Isle, que nous verrions bientôt leur amitié changée en rage, & mutinerie contre nous.

Mais nous lui répondîmes, qu'il ne devoit pas aprehender ce qu'ils voudroient faire contre nous, qui étions pourvus de Soldats & d'Artillerie pour conserver notre

vie



Surprise des INDIENS,  
de la Guadeloupe.



vie & la sienne aussi, qu'il se résolut seulement d'amener sa femme & ses enfans sur le bord de la mer où nos gens sechoient leur linge, qui le défendroient contre ceux qui voudroient lui faire du mal, & qu'il y avoit un bateau prêt pour le recevoir, & le conduire avec sa femme & ses enfans à bord d'un vaisseau.

Le Mulâtre promit d'exécuter ce que nous lui avions conseillé, & que par adresse il ameneroit sa femme & ses enfans sur le bord de la mer, sous prétexte de troquer de leurs denrées avec les nôtres, pourvû que quelques-uns des Jésuites, qu'il reconnoitroit facilement à leurs robes noires, s'y trouvaissent pour le recevoir dans un bateau, & le conduire ensuite aux Navires.

Il s'en alla donc après cela, bien résolu ce nous sembloit de faire ce qu'il nous avoit promis.

Notre joye fut si grande dans l'espérance que nous avions conçûe de tirer cinq Ames des ténèbres de l'Idolâtrie Payenne, pour les faire jouir de la lumière du Christianisme.

Mais particulièrement les Jésuites qui avoient les premiers entamé la conférence avec ce Mulâtre, & qui esperoient que cette affaire, si elle succédoit heureusement, ne leur apporteroit pas peu de gloire & de crédit dans dans le progrès de leur Mission.

Après avoir pris congé de nous, ils se dépêcherent de retourner vers la mer, pour donner avis à l'Amiral de ce qu'ils avoient fait, & faire que l'esquif de leur Navire fut petit pour recevoir ce Mulâtre Loüis & toute sa famille.

Nous

Nous retournâmes aussi sur le bord de la mer, pour voir si nos chemises, & le reste de nos hardes étoient seches, & les ayant trouvées prêtes, & notre esquif à terre, la plupart de ceux de la compagnie retournerent avec moi à bord de notre Vaisseau, en laissant à terre deux ou trois de notre bande, avec plusieurs des autres Vaisseaux, & particulièrement des Jesuites qui attendoient leur proye.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à bord de notre Navire, la plupart de nos Religieux se trouverent si enflammés de zele, à cause de l'amitié que les Sauvages leur avoient témoignée, qu'ils se vouloient résoudre à demeurer en cette Isle, & s'y arrêter pour les convertir au Christianisme, s'imaginant que c'étoit une chose aisée à faire, ce peuple étant d'une humeur douce, & parmi lequel il n'y avoit aucun danger de demeurer à cause des Flotes qui passoient-là tous les ans, qui pourroient faire enquête du traitement qu'on leur auroit fait.

Il y en avoit d'autres, qui n'étoient pas si échauffés; qui leur objectoient, que c'éroit un zele téméraire, & une pure folie d'exposer ainsi leur vie parmi ces Barbares qui vivoient plutôt comme des bêtes brutes, que comme des hommes raisonnables.

Mais ceux qui étoient les plus zelez méprisoient toutes ces raisons, & disoient que le pis qui leur pouvoit arriver, étoit d'être massacrez, sacrifiez, & devorez par les Sauvages, que c'étoit pour cela même qu'ils étoient partis d'Espagne, afin d'être couronnés de la Couronne du Martyre, & mourir

mourir en confessant le nom de JESUS-CHRIST, & prêchant son Evangile aux Infidelles.

Comme cette dispute s'échauffoit parmi nous, nous aperçûmes tout d'un coup un grand tumulte sur le rivage, & nos gens qui s'enfuyoient çà & là pour sauver leur vie, abandonnant leur linge, & courant à grand hâte vers les bateaux, qu'ils remplirent si promptement & si fort, qu'il y en eût quelques-uns qui coulèrent à fond, avec tous ceux qui étoient dedans.

Mais ce qui étoit plus digne de pitié, étoit d'entendre les cris lamentables des pauvres femmes, dont il y en eût plusieurs qui se jetèrent en la mer, aimant mieux s'exposer au hazard d'être sauvées par quelque bateau, ou au pis aller d'être noyées, que d'être prises, & après cruellement massacrées par ces Indiens.

Au milieu de l'étonnement où nous mit ce soudain changement dont nous ignorions la cause, nous vîmes une multitude de flèches sortir du bois derrière les arbres, & par là, nous reconnûmes assurément que les Sauvages s'étoient mutinez.

Ce tumulte ne dura pas une demie-heure: car notre Amiral fit tirer incontinent deux ou trois volées de canon, & envoya à terre une Compagnie de Soldats pour garder le rivage avec nos gens, ce qui fut promptement exécuté, & tous les Indiens furent bien-tôt écartez, & mis en fuite.

Notre bateau nous ramena trois de nos Religieux, qui avoient demeuré à terre avec plusieurs de nos autres Passagers; entre lesquels

quels il y avoit un Religieux nommé Frere Jean de la Cueva, qui avoit été dangereusement blessé à l'épaule, il m'avoit fort sollicité de demeurer à terre avec lui; mais je n'en voulus rien faire, & par ce moyen j'échappai cette cruelle & furieuse attaque des Indiens.

Outre ceux qui furent noyez, & qu'on retira ensuite sur le rivage, qui étoient au nombre de quinze personnes, l'on trouva deux Jesuites morts sur le sable, trois autres qui étoient dangereusement blesez, trois passagers qui avoient aussi été tuez, & dix de blesez, outre trois autres qu'on ne pût jamais trouver ni morts ni vivans, qu'on jugea avoir été rencontrez dans les bois, & massacrés par les Indiens.

Notre Mulâtre Louïs ne vint point selon sa promesse; mais en son lieu une armée de traîtres Indiens; ce qui nous donna sujet de croire, ou qu'il avoit découvert lui-même le dessein que les Jesuites avoient de l'emmenner avec sa femme & ses enfans; ou que les Indiens en ayant eu le soupçon par l'entretien qu'il avoit eü avec nous, le lui avoient fait confesser.

Et il y a grande aparence que ce fut là le sujet de leur mutinerie: car comme Louïs avoit dit qu'il reconnoitroit les Jesuites, par leurs robes noires, il semble qu'il les avoit mieux representez que les autres aux Indiens; car on observa que leurs fleches étoient la plupart décochées contre des marques noires, & qu'en moins d'un quart d'heure, il y en eût cinq de tuez & blesez.

Toute cette nuit-là nos Soldats firent la garde

garde sur la Côte, déchargeant souvent leurs mousquets pour effrayer les Indiens, qui après cela ne parurent plus devant nous.

Nous ne reposâmes gueres non plus: car nous fimes le guet toute la nuit, de peur que les Indiens ne vinssent dans leurs canots attaquer notre Vaisseau durant l'obscurité, & nous surprendre quand nous serions endormis.

Quelques-uns regrettoient les morts & les noyez, & d'autres plaignoient notre blessé Frere Jean de la Cueva, qui endura de grandes douleurs toute cette nuit-là; & d'autres se mocquoient de nos Moines zelez, qui avoient voulu demeurer en cette Isle pour convertir ces Barbares, leur disant, qu'ils auroient eu le moyen de se rassasier du martyre; car s'ils fussent demeurez seulement jusques à ce soir avec les Indiens, ils les auroient aprêtez pour les manger à leur souper.

Mais après cette action, nous vîmes que leur zele s'étoit beaucoup refroidi, & qu'ils n'avoient plus d'envie de demeurer avec un peuple si barbare; mais souhaitoient plutôt que l'Amiral fit bien-tôt tirer le coup de partance, afin qu'on levât les ancrs, & qu'on se retirât d'un lieu si dangereux.

Le matin tous les Navires se diligenterent à prendre l'eau qui leur étoit nécessaire pour le reste du voyage, & l'on posa de bonnes gardes sur la côte, & sur la riviere, pour conserver nos gens durant qu'on faisoit toutes ces choses-là.

On ne vit aucuns Indiens toute la matinée.

ni nous n'eûmes aucunes nouvelles des trois hommes qui nous manquoient ; de sorte qu'après nous être suffisamment rafraîchis , nous levâmes les ancres sur le midi , & continuâmes de poursuivre notre voyage vers la terre ferme , avec un vent heureux & favorable , qui nous fit agréablement abandonner la rade & l'Isle de la Guardaloupe.

## CHAPITRE VI.

*La suite de nôtre Voyage à Saint Jean de Ulhua ; autrement la Vera-Cruz ; & comme nous y débarquâmes.*

**L**E vingt deuxieme jour d'Août ; nous fîmes voile si agréablement , que nous perdimmes bien-tôt la vûe des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matiere d'un long discours , & fit que quelques uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens , & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

Mais nôtre Supérieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage , en nous comptant force hissoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver , dont la plupart étoient déjà Chrétiens , qui avoient une extrême veneration pour leurs Prêtres , & que ceux qui n'étoient pas encore convertis au Christianisme , étoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols , qu'ils n'oseroient rien entreprendre contre eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours , fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions trocquez avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extrêmement , & il n'y avoit personne qui l'estimât aussi bon ou meilleur que tous ceux qui étoient